

sources mêmes des hauts faits les plus grands et les plus beaux de l'humanité.

Pendant les époques de trêve, toutefois, les *royageurs* s'enfonçaient dans les forêts immenses du continent, explorant les montagnes, les prairies, les lacs et les rivières dont les magnificences se révélaient partout à leurs regards étonnés. Ils établissaient des postes qui devaient former, plus tard, des paroisses, des villages et des villes. C'est pendant ces courses aventureuses que le Canadien montrait ce qu'il a toujours été, et ce qu'il restera toujours, je l'espère, un héros au besoin, mais un héros doublé d'un artiste. Ses hauts faits, il les chantait lui-même, simplement et de la même façon qu'il les accomplissait, c'est-à-dire instinctivement et presque sans s'en douter. De là ces chants nombreux qui, empruntés d'abord, par le procédé de l'assimilation, aux mélodies populaires de l'ancienne France, ont fini par se transformer et se développer et devenir les véritables "complaintes" canadiennes, si pleines de charme et de sentiment, dont la complainte de Cadieux, ou Cayeux, est peut-être un des plus touchants exemples.

Pour l'avantage de ceux qui ne connaissent pas cette complainte, je vais la citer en entier, telle qu'on la trouve dans le précieux et savant recueil de M. Ernest Gagnon : *Les Chansons du Canada*.

Petit rocher de la haute montagne,
Je viens ici finir cette campagne ;
Ah ! doux échos, entendre mes soupirs ;
En languissant je vais bientôt mourir.

Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez, me rattach' à la vie ;
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours.

Seul en ces bois, que j'ai eu de soucis !
Pensant toujours à mes si chers amis,
Je demandais, hélas ! sont-ils noyés ?
Les Iroquois les auraient-ils tués ?

Un de ces jours, que m'étant éloigné,
En revenant, je vis une fumée ;
Je me suis dit : Ah ! grand Dieu, qu'est ceci ?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis ?

Je me suis mis un peu à l'ambassade,
Afin de voir si c'était une embuscade ;
Alors, je vis trois visages français.
M'ont mis le cœur d'une trop grande joie.

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête ;
Je tombe ; hélas ! à partir ils s'apprêtent !
Je reste seul, pas un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand désole.

Un loup hurlant vient près de ma cabane,
Voir si mon feu n'avait plus de boucane ;
Je lui ai dit : retire-toi d'ici !
Car, par ma foi, je perdrai ton habit.